

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On est maintenant sérieusement installé à la campagne; il n'y a plus ni villes d'eaux, ni bains, ni plages qui tiennent: on se doit à la chasse et aux chasseurs. Et puis, comme à gibier tué il faut des convives pour le manger, il s'ensuit que la table est en ce moment l'autel sur lequel la mode sacrifie le plus volontiers.... Cet autel ne manque ni de prêtresses, ni de sacrificateurs, et il faut bien ajouter que les premières ont à cœur de flatter le palais et les yeux de leurs fidèles par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

La femme la plus fière, la plus élégante, la plus éthérée, tient à mériter son titre de maîtresse de maison irréprochable; menu réglé avec goût, table artistement dressée, service correct, — on sent partout la même direction intelligente. Il n'est pas jusqu'à la toilette de la maîtresse de maison qui ne soit parlante et ne traduise ouvertement son désir d'être agréable. Cette toilette est, d'ailleurs, d'une élégance « adroite », n'éclipsant personne, mais donnant la note exacte de la voie qu'il faut suivre, et dans laquelle les femmes de l'entourage doivent nécessairement entrer.

La robe blanche se porte beaucoup, cette année, et son concours est précieux dans ces circonstances. Elle offre cet avantage d'être assez élégante de sa nature pour dispenser même du décolletage, ainsi que de toute garniture. Rien de joli, par exemple, comme cette toilette: — Robe princesse en foulard broché blanc, de coupe irréprochable, avec des draperies fuyant vers le dos. Le bas est entouré d'une grosse ruche chicorée en taffetas échiqueté. Sur le haut du corsage se drape un fichu de mousseline de l'Inde, bordé d'un volant de malines plié en double et disposé autour du cou comme un simple col rabattu; les deux pans, très-longs, se tortillent ensemble et forment une sorte de jabot vaporeux sur le milieu du corsage. On ferme ce fichu au cou par un bouquet de fleurs naturelles. La manche duchesse de la robe est garnie de volants de dentelle semblable, surmontés d'une draperie de mousseline. Un simple nœud de ruban blanc dans les cheveux, et il n'en faut pas davantage pour compléter la toilette.

La mode actuelle est si riche en éléments variés, soit pour les tissus et les garnitures, soit pour ce qui se rattache à la forme du costume et du vêtement, que les femmes de goût sont complètement livrées à leur initiative personnelle. Il en résulte qu'on essaye un vêtement par-ci, une parure par-là, en s'inspirant à volonté de telle ou telle époque, et qu'on est par le fait à la mode pourvu qu'on soit jolie! C'est à la campagne surtout qu'on

se livre à ces fantaisies de haut goût, dans les cercles de l'élégance la plus avancée, du moins. On nous a cité notamment le costume d'une jeune femme qui s'était inspirée d'un vieux portrait de famille tout poudreux et oublié dans les combles de son château! Le système n'est pas neuf, il est vrai, et bon nombre de couturières intelligentes ne visitent avec acharnement les belles galeries du Louvre que pour y puiser des idées. Au surplus, voici la robe en question: — Jupou de tissu broché mastic et réséda pâle; l'ampleur en est plissée à la ceinture derrière, tandis que le devant et les côtés sont plats. Une basquine de même étoffe tient lieu de corsage; elle est ouverte par un grand écart sur un gilet, et ses bords sont recouverts d'une bande assez large, en broché de soie de même ton, à ramage rose ombré; cette bande est elle-même lisérée de velours réséda un peu jaunâtre. Une sorte de bouffant, composé de velours pareil, complète le bas du dos. Le gilet, de même étoffe brochée que la jupe, est orné au milieu de-

vant d'une bande de pékin-velours de même ton et tout plissé. Des bandes de broché rose ornent le bas du gilet. Les manches sont en pékin et terminées par un parement de tissu broché, également encadré de bandes à fleurs roses. Colletterie « frondeuse » en dentelle d'Argentan, dégageant bien le cou, et flots de dentelle pareille au bas des manches. N'est-ce pas tout à fait coquet?

Quelques charmantes mondaines ont adopté pour le soir le sac de soie ou de velours, qui se pend au bras par des rubans ou des cordelières. Nous devons également signaler à l'attention de nos



P. N° 435. — CHAPEAU DE VISITE.

Nouvel modèle de M<sup>me</sup> A. Séguin (rue des Colonnes, 1).



lectrices un bonnet mignon, la coiffe *Élisabeth*, dont nous nous sommes occupée déjà. On en parle de nouveau, et cette fois avec une certaine persistance, parce qu'elle est prônée par une de nos plus jolies Parisiennes. Cette calotte a même, dit-on, tourné la tête à certain chef arabe, de passage à Paris; ce haut personnage, peu habitué à notre civilisation, ne proposait rien moins que de tout emporter avec lui en Afrique, — non-seulement la coiffe, mais encore la tête; et croyez bien qu'il n'avait nullement l'intention de la couper!... Le modèle dont il s'agit est en velours, tout petit et chamarré d'or, de perles, de paillettes; il se pose en arrière de la tête. Mais on n'est autorisée à le porter, cela va sans dire, qu'autant qu'il vous coiffe bien.

Jamais, au grand jamais, aucune couleur n'a joui d'un succès égal à celui du caroubier, qui s'impose aujourd'hui d'une façon si autocratique. Tissus de soie, de laine, de velours caroubier; chapeaux caroubier; rubans, plumes, fleurs caroubier: on n'entend que cela partout! Le caroubier règne presque en tyran. On s'en habille, par exemple, au sortir du lit; nous connaissons de superbes matinées en barège de Virginie, de nuance caroubier, enjolivées de guipure bistre. Etes-vous invitée à dîner? il y a cent à parier que, sur cinq femmes, vous en verrez au moins une tout en caroubier; les autres se seront peut-être bornées à rappeler la couleur en vogue par quelques flots de ruban. Les enfants eux-mêmes ne sont point exempts de cette maladie, car on ne saurait qualifier autrement l'engouement qui nous possède. — La teinte la plus agréable, à notre avis, dans la gamme de nuances qu'on a tirées de cette couleur, c'est un rouge sombre qui tient du grenat. Cette dernière couleur est, du reste, englobée dans le succès de l'autre, ainsi qu'une teinte « lie de vin » que, pour notre part, nous n'aimons pas absolument. Mais des goûts et des couleurs!... on connaît le proverbe.

La jaquette en velours côtelé, de nuance bleu Van-Dyck, — communément nommé velours de commissionnaire, — et dont nous avons parlé dans un de nos précédents articles, est partout accueillie avec les honneurs qui lui sont dus. C'est bien, en effet, le plus délicieux vêtement qu'on puisse porter dans les excursions faites par bandes, comme on en organise de tous côtés à cette époque de l'année. Son inséparable compagnon, le gilet de casimir blanc, contribue pour une certaine part au succès très-légitime de ce charmant modèle.

Du reste, la jaquette, la basquine, l'habit, prennent une place de jour en jour plus importante dans les modes actuelles, et les femmes se sont si bien habituées à ce genre un peu masculin, qu'elles ne semblent nullement disposées à l'abandonner. Quant au gilet blanc, qui tout d'abord a effarouché les timides par ses allures un peu crânes, il est maintenant tout à fait posé dans les modes. Ce qui le prouve, c'est que les mamans ont permis à leurs filles de le porter. Il a fort bonne grâce, accompagnant un costume écossais; un arrangement de ce genre nous a frappée non-seulement à cause de l'heureuse harmonie des couleurs de l'étoffe et de la tournure gracieuse du modèle, mais encore par la pensée qu'on avait eue d'ajouter au bas des manches de hauts parements de casimir blanc qui rappelaient le gilet.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 435.

CHAPEAU DE VISITE. — Ce modèle est en velours vert; tout le fond tendu et la passe bouillonnée. Une traverse de velours, plissée à plis profonds, recouvre le bord inférieur derrière et remonte jusqu'à la calotte. Cette traverse retient, à gauche, le pied d'une plume amazone blanche, qui entoure complètement le chapeau et dont le bout est maintenu de la même façon. Des lézards dorés fixent ces deux points. On peut, à volonté, ajouter des brides à ce chapeau sans nuire aucunement à sa grâce.

G. N° 897.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Mantille en cachemire de l'Inde très-soyeux et léger. La forme, cambrée derrière, dessine la taille; la manche ouverte prend bien le bras, et les devants tombent droit comme un mantelet. Deux volants de dentelle suivent les bords du vêtement, qui sont en outre garnis derrière de franges laminées. Un galon de même ordre encadre le milieu du dos et redescend sur les devants. Marabout de dentelle autour du cou. — Costume court en fantaisie de laine bleu de Sèvres; il se compose d'un jupon et d'une polonaise, le tout garni de plissés en pareil. — Capote de paille d'Italie, garnie de ruban de tou ivoire, avec piquet de cerises blanches. — Prix du patron de la confection: 4 francs.

2. Mantille *Duchesse*, en faille noire, formant à la fois un long paletot et une sorte de châle qui dessine la manche. Tous les bords du vêtement sont ornés de franges laminées qui alternent. Marabout de dentelle autour du cou et sur les bords du milieu de devant. — Costume de casimir, nuance cocher. Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé, avec tunique drapée dessus et seconde traîne; celle-ci est légèrement pouffée et ses bords sont ornés de plissés. — Corsage *bébé* tout plissé et serré à la taille par une ceinture. — Capote de paille ondulée, garnie de feuillage et d'oreilles d'ours. Brides de ruban vert d'eau. — Prix du patron épinglé de la confection: 4 francs.

G. N° 917.

TOILETTE DE CAMPAGNE. — 1 et 2. Même costume en fantaisie de laine de ton réséda et faille bleu pâle, présenté sous deux aspects. — Jupon court, plissé à gros plis au milieu derrière. Cette partie plissée se complète d'un panneau également plissé, qui est plus court et garnit le côté droit; un panneau de même genre orne le côté gauche, et tous les deux sont garnis d'une bande de faille bleue rappelant celle de derrière. Le devant du jupon est rayé de trois rangées de boutons de nacre. — Corsage genre basquine, avec gilet de faille bleue devant, garni de trois lignes de boutons pareils à ceux du tablier. Parements de faille sur les côtés, fixés au corsage par des boutons. Long plastron de faille au milieu du dos, avec boutons de nacre; ce plastron dépasse le corsage et emboîte bien les plis du jupon. Grand col de faille et petit col de fantaisie. Parement corné, en faille et laine, au bas des manches. — Lingerie plissée. — Le chapeau de la première figurine est en paille noire, bordé de faille bleue et garni de roses thé avec plume bleue. — Le chapeau de la seconde figurine est en paille noire, à passe diadème, garni d'un bouillonné de faille réséda avec plumes de même ton. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

G. N° 927.

TOILETTES DE RÉCEPTION. — 1. Costume de faille et grenadine noires. — Jupon à traîne, recouvert de grenadine et terminé par trois volants plissés. La grenadine est régulièrement drapée sur le devant et les plis sont fixés sur la ligne du milieu par des flots de ruban étroit en satin grenat et noir. Le côté gauche est orné d'un long coquillé de dentelle noire, entremêlé de flots de ruban. — Cuirasse de faille et grenadine, avec plastron de faille simple, décolleté en carré; des barrettes de satin grenat et noir forment l'échelle dessus, et chacune d'elles est fixée à droite par un flot de mêmes rubans. Des rouleautés assortis encadrent le plastron; un col rabattu en faille grenat complète le tout. Plissés de grenadine au bas des manches et nœud de rubans grenat et noir. — Lingerie en crêpe lisse plissé. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Costume de faille caroubier. — Jupon à traîne rajoutée, cette dernière en faille rose et entourée de quatre ou cinq petits volants plissés. Une tunique à traîne recouvre le tout et constitue le derrière du jupon. Cette tunique est encadrée de petits plissés de faille rose et pouffée à plusieurs reprises sur la doublure qui tient à la traîne rajoutée. Des draperies de faille rose, bordées d'un volant de gaze brodée, ornent le devant de la jupe; chacune d'elles forme la pointe sur le côté et va se perdre ensuite sous la tunique. — Corsage de faille caroubier, à plastron-gilet en faille rose; de la couture de gauche du dos s'échappe une écharpe de faille grenat et faille rose, qui forme une coque plate au bas de la basque et se termine dessous. Plissés caroubier et lisérés roses au bas des manches. — Lingerie plissée. — Prix du patron épinglé: 6 francs.



G. N° 945.

**TOILETTE DE PROMENADE.** — 1 et 2. Costume de cachemire écossais (bleu, vert, jaune et rouge), présenté sous deux aspects. — Jupou court, garni d'un haut volant plissé à large plis. — Tunique, genre laveuse, drapée en biais sur le devant de la jupe et fixée à gauche de façon que les plis forment garniture; chaque pli est orné d'un bouton carré en argent. Un revers de faille noire, qui part du milieu du bord inférieur, couvre le côté droit de la tunique et se fixe derrière; la largeur du milieu y est à moitié recouverte par un ponneau de faille qui retombe en deux plis, et le tout est liséré de faille caroubier. — Veston ajusté, ouvert du haut et du bas par un col et des revers de faille noire lisérés de caroubier. Le gilet, également en faille et liséré de même, se ferme par des boutons carrés en argent. Patte de faille au bas de la couture du milieu du dos, revers aux poches et parement aux manches, le tout en faille noire, liséré de rouge et garni de boutons. — Lingerie en toile empesée. — Le chapeau de la première figure est en paille grise, le fond recouvert d'une gaze de soie bleu pâle, avec brides en pareil, nœud alsacien en ruban bleu et vert sur le sommet et plumes assorties. — Le chapeau de la seconde figure est en paille anglaise et simplement garni d'un large nœud alsacien de couleur caroubier. — Prix du patron épinglé du costume : 6 francs.

## Description de la gravure coloriée n° 1548.

**ÉLÉGANTES TOILETTES DE VOYAGE.** — 1. Costume en foulard de ton « livrée » et velours noir. — Jupou à courte traîne, drapé derrière dans les coutures de côté, de façon à faire de légers bouffants. Le bas de la traîne est orné d'un volant composé de bandes de velours et de bandes de foulard, lesquelles forment un plissé à larges plis; un plissé de foulard seul, plus finement fait, termine le tout. Les côtés du jupon sont plissés sur toute leur longueur avec des bandes de velours noir et de foulard alternées; le milieu de devant est au contraire tout en foulard et coulissé à bouillons rapprochés. — Veston de velours noir, fermé droit devant par une ligne de boutons d'ébène. Manches de foulard entourées d'une garniture plissée en velours et foulard, avec encadrement de velours; nœuds papillon et double plissé de foulard pour terminer. — Lingerie de linon plissé. — Chapeau de paille noire, genre Gainsborough; la passe doublée de velours noir et le sommet garni d'un nœud de velours, avec branche de feuillage et plume écarlate. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume court en cachemire écossais. — Jupou court, garni de deux hauts volants plissés, taillés en biais; ils sont ornés, sur le milieu devant, de flots de rubans assortis aux nuances de l'écossais. — Corsage bébé à longue basque plissée, formant le troisième volant du costume. Le corsage, plissé lui-même sur empîement, est réuni à sa basque par une ceinture en pareil; la ceinture supplémentaire, en gros grain rouge, est finie par une boucle d'or. Flots de ruban sur tout le milieu du corsage, faisant suite à ceux de la jupe. Manches duchesse plissées sur toute leur longueur avec volant semblable et nœud de ruban derrière le coude. — Lingerie brodée et plissée. — Toquet de paille noire, garni devant de deux ou trois nœuds alsaciens superposés; panache de plumes de ton mastie sur le sommet, et large nœud de faille rouge derrière. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

## Description du patron coupé.

Annexe des éditions nos 2, 3 et 4.

**VESTON DE VELOURS.** — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure n° 1548 (fig. 1), qu'on trouvera, ainsi que sa description, dans le présent numéro. — Il se compose de quatre morceaux :

1. Devant avec deux pinces.
2. Petit côté du dessous de bras.
3. Petit côté du dos.
4. Dos. La basque doit être laissée ouverte ainsi que pour un vêtement d'homme.

## Description de la figurine coloriée L. n° 183.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

**TOILETTE DE VOYAGE.** — Costume en quadrillé de soie bleue et blanche, pour grande jeune fille. — Jupou complètement plissé sur le devant; les plis maintenus dessous, de placés en place, par un tracé de points. Tous ces plis restent libres à 30 centimètres de hauteur du bas, où ils forment comme un volant; ils sont soulevés tout naturellement par un véritable volant placé dessous. Une garniture plissée, fixée au milieu, entoure le bas du jupon, qui se termine par deux petites ruches. Une échelle de bouclettes de ruban bleu orne la ligne d'ouverture; enfin, le jupon se complète, par derrière, d'une largeur supplémentaire, pouffée dans le haut et plissée dans le bas. — Corsage à basques pointues devant et carrées derrière, avec dépassant de faille bleue. La manche à sabot est bordée de ruches et garnie de draperies. — Chapeau en paille, à passe très-enlevée et doublée de velours gros bleu. Nœud papillon en satin bleu sur le devant et plume blanche. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

## ÉCHOS DE LA MODE

Le soleil ayant daigné honorer de sa présence la reprise des courses du bois de Boulogne, la réunion en a pris un éclat qu'on n'aurait pu espérer dans cette saison de déplacements. L'ouverture de la chasse n'avait point fait de tort à l'enceinte du pesage, et, grâce aux individualités étrangères de passage à Paris, les jolies toilettes ne manquaient pas. Les corsages ajustés et à basques, en velours épinglé de couleur tendre, en faille ou en soie ramagée, que les femmes portent maintenant sur des costumes de fantaisie, sont extrêmement seyants. On les orne de boutons d'or ou d'argent, et on les relève de côté par un bouquet de fleurs naturelles.

Les reptiles porte-bouquets ont fait leur temps: c'est bien heureux; on craignait que la fantaisie féminine, bizarrement inspirée, ne fit succéder la grenouille au lézard et au serpent. Dieu merci! on les a remplacés par le papillon, l'élégante luciole, l'abeille, l'oiseau en diamants.

La princesse de Galles a adopté la demoiselle aux ailes de saphir. La princesse de Sagan fait porter la traditionnelle rose blanche de son corsage par un oiseau de rubis, qui la tient dans son bec. L'ex-impératrice Eugénie a envoyé à la princesse Thyra un papillon en topaze pour tenir les cyclamen dont la princesse orne le plus souvent son corsage. Enfin, c'est une abeille qui attache les marguerites de la duchesse de Teck; et l'on assure que, cet hiver, les femmes du monde auront chacune, pour se distinguer, leur fleur et leur insecte particuliers.

Quelques femmes de l'aristocratie emploient les figures de leur blason comme porte-bouquets. Celle-ci a les fleurs de son corsage tenues par un lion en or ou en diamants, celle-là par un aigle, cette autre par une levrette. Toutes les pièces de l'écu, les fleurs de lis, les croissants, les étoiles, les croix, les coquilles, les tours, sont mises en réquisition pour ces raffinements d'élégance.

Quatre toilettes décrites par la *Vie parisienne* :

Broché bleu clair, avec bandes de plumes d'autruche vieil or, tenues de distance en distance par d'énormes turquoises.

Jupe de tulle blanc bouillonné, cuirasse de brocart d'or.

Robe de tulle noir; en garniture, petites branches de noisetier; les noisettes en diamant.

Robe de brocart blanc; galons, broderies d'or, bijoux d'or à profusion; seules les boucles des souliers en argent.

L. S.



PLANCHE 6. N° 945. — DESCRIPTION, PAGE 447.



TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS).

Modèle de M<sup>me</sup> POINTUÉ (rue des Jeûneurs, 43). — Patron épinglé: 6 francs.



PLANCHE G. N° 927. — DESCRIPTION, PAGE 446.



TOILETTES DE RÉCEPTION. — DESSIN DE M. O. TOFANI.

Modèles de M<sup>me</sup> BRÉANT-CASTEL (rue du Quatre-Septembre, 19). — Prix des patrons épinglés : 1<sup>re</sup> fig., 8 francs; 2<sup>e</sup> fig., 6 francs.



PLANCHE F. N° 917. — DESCRIPTION, PAGE 446.



TOILETTE DE CAMPAGNE (DEVANT ET DOS).

Modèle des grands magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre, 23). — Prix du patron épinglé : 8 francs.





1548

*Jules David*  
A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

*E. Goubaud*  
Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre N°3

*Ettoffes pour D'euil des Magasins de La Scabieuse 108, de la Pinc. Mercerie et Rubans  
des Grands Magasins des Galeries-Choiseul, rue N°7, des Petits Champs, 36 - Ceinture-Rigorte et Jupons  
de M<sup>mes</sup> De Vertus Sœurs, rue Aubert, 12 - Lait Antiphlogistique de Candès & C<sup>o</sup> B. J. Denis, 26.*

Interstad Stationer's Hall





CO



PLANCHE G. N° 897. — DESCRIPTION, PAGE 446.



CONFECTIONS D'AUTOMNE. — DESSIN DE M. H. JANET.

Modèles de la Scabiense (rue de la Paix, 40). — Prix des patrons épinglés : 4 francs.



## LES JUMEAUX DE L'HOTEL CORNEILLE

(NOUVELLE. — FIN.)

## IV

La conversation de la jolie marquise et le plaisir de danser avec mes gros souliers me firent oublier le règlement de l'École. Je rentrai une heure trop tard, et je fus consigné pour quinze jours. Aussitôt libre, ma première visite fut pour Léonce. Je le trouvai tout seul, occupé à s'arracher les cheveux, qu'il avait fort beaux, comme vous savez.

— Mon ami, me dit-il d'une voix pitoyable, on m'a cruellement trompé !

— Déjà !

— Mon beau-père est riche comme moi, noble comme moi ; il s'appelle Stock en une syllabe, et il possède pour tout bien une vingtaine de mille francs de dettes.

— Impossible !

— La chose est hors de doute : ma femme m'a tout avoué le soir du mariage. Il n'y avait pas cinq cents francs dans la maison,

— Mais la maison seule en vaut cent mille !

— Elle n'est pas payée. M. Stock était riche il y a cinq ou six ans : il a tenu un certain rang à Francfort, et sa liquidation lui avait laissé plus de trente mille livres de rente. Mais il est joueur comme le valet de carreau en personne. Il a tout perdu à la roulette, au trente-et-quarante, et à ces jeux innocents dont l'Allemagne se sert si bien pour nous dépouiller. Au commencement de l'hiver, il lui restait de sa splendeur une brochette achetée à bon marché dans les petites cours du Nord, quelques relations honorables, l'habitude de la dépense, la fureur du jeu, et une cinquantaine de mille francs. Il a trouvé ingénieux de placer ce capital sur Dorothée et de venir à Paris jouer son va-tout. Il comptait pêcher en eau trouble, dans ce monde infernal de la Chaussée-d'Antin, un gendre assez riche pour le débarrasser de sa fille, pour le nourrir lui-même et sa femme, et lui donner chaque été quelques rouleaux de louis à perdre au bord du Rhin. N'est-ce pas infâme ?

— Prends garde, lui dis-je. Sais-tu comment il parle de toi en ce moment ?

— Quelle différence ! Je ne l'ai pas trompé, moi. Je voulais lui exposer franchement l'état de mes affaires. C'est lui qui m'a arrêté, qui m'a fermé la bouche. Je sais pourquoi maintenant, et sa confiance ne m'étonne plus ! C'est lui qui m'a entraîné dans le gouffre où nous roulons ensemble.

— Vous êtes-vous expliqués ?

— J'ai couru chez lui pour le confondre, et je te prie de croire que je n'ai pas ménagé mon éloquence. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? Au lieu de récriminer, comme je m'y attendais, il m'a dit d'une voix émue : « Nous avons du malheur. Nous pouvions chacun de notre côté trouver une fortune : il est bien fâcheux que nous nous soyons rencontrés. »

— C'est sagement parlé.

— Que vais-je devenir ?

— Est-ce un conseil que tu me demandes ?

— Sans doute, puisque tu ne peux me donner autre chose !

— Mon cher Léonce, je ne connais qu'un moyen honorable de te tirer d'affaire. Liquide héroïquement ; va te cacher dans un quartier laborieux, rue des Ursulines ou boulevard Montparnasse ; achève ton droit, passe ta licence, sois avocat. Tu as du talent ; tu ne peux pas avoir entièrement perdu l'habitude du travail ; les relations que tu t'es créées dans ces six mois te serviront plus tard ; tu regagneras le temps perdu, et l'argent aussi.

— Oui, si j'étais garçon ! Mon pauvre ami, on voit bien que tu vis dans une boîte : tu ne sais rien de la vie. Balzac a prouvé de-

puis longtemps qu'un garçon peut arriver à tout, mais qu'une fois marié on use ses forces à lutter obscurément contre les additions de la cuisinière et le livre du ménage. Tu veux que je travaille entre une femme, un beau-père, une belle-mère, et les enfants qui pourront survenir, obsédé de famille, et parqué avec tout ce monde dans un appartement de quatre cents francs. J'y succomberais.

— Alors fais autre chose. Emmène ta nouvelle famille en Bretagne. La maison de l'oncle Yvon est assez grande pour vous loger tous ; on mettra une rallonge à la table et l'on ajoutera un plat au dîner.

— Nous les ruinerons !

— Point du tout. Aimée s'achètera une robe de moins tous les ans, et Matthieu prolongera l'existence du fameux paletot noisette.

— Oh ! je connais leur cœur. Mais tu ne connais pas mon beau-père et ma belle-mère. Si ma femme a l'amour du monde, ses parents en ont la rage. M<sup>me</sup> Stock passe des heures devant sa glace à faire des révérences ! M. Stock ne sera jamais un Breton supportable. Il bouderait contre l'hospitalité, il humilierait notre chère maison : il nous reprocherait le pain que nous lui donnerions !

— Eh bien ! laisse les parents se débrouiller à Paris. Enlève ta femme, elle est jeune, et tu la formeras.

— Mais songe donc que ce vicillard est criblé de dettes ! C'est mon beau-père, après tout ; je ne peux pas l'abandonner sur la route royale de Clichy.

— Qu'il vende ses meubles ! il en a pour plus de vingt mille francs.

— Et de quoi vivront-ils, les malheureux ?

— Je vois avec plaisir que tu les plains. Mais je dirai à mon tour : Que vas-tu faire ? Je ne sais plus quel parti te conseiller, et je suis au bout de mon chapelet.

— Je vais demander une place. On croit que je n'en ai pas besoin, on me la donnera.

Il sollicita longtemps et perdit plus d'un mois en démarches inutiles. Au plus fort de ses ennuis, il apprit qu'Aimée était mère d'un gros garçon.

— Tu seras son parrain, écrivit Matthieu, et la jolie tante Dorothée ne refusera pas d'être marraine. Nous vous attendons ; votre lit est prêt ; hâte-toi de faire atteler le carrosse.

Léonce n'avait pas encore raconté sa mésaventure à ses parents. A quoi bon jeter une mauvaise nouvelle au travers de leur bonheur ? Le pauvre garçon fut plus courageux que je ne l'aurais espéré. Tandis qu'il vendait ses tableaux pour vivre, il était tendre et empressé auprès de sa femme. La gêne présente, l'incertitude de l'avenir et le regret d'avoir mal spéculé n'altèrent pas longtemps sa bonne humeur naturelle : au moins eut-il le bon goût de cacher son chagrin. Il est juste de dire que Dorothée le consolait de son mieux. Si elle pleurait quelquefois, c'était à la dérobée. Elle rendit aux marchands une partie de sa corbeille de mariage. Je crois bien que la lune de miel eût été plus brillante si le jeune ménage n'avait manqué de rien et si M. Stock n'avait pas eu de dettes ; mais, en dépit des embarras de toute sorte et de l'importunité des créanciers, on s'aimait. Léonce et Dorothée se serraient l'un contre l'autre comme des enfants surpris par l'orage. Ils étaient aussi heureux qu'on peut l'être sur une barque qui fait eau de toutes parts. Je les voyais à toutes mes sorties ; chaque visite me les montrait meilleurs et me les rendait plus chers.

Un jeudi, vers une heure et demie, je partais de l'École pour aller chez eux, lorsque je rencontrai au milieu de la rue d'Ulm un petit homme en veste de velours. C'était une vieille connaissance que j'avais un peu négligée depuis le mariage de Matthieu.

— Bonjour, Petit-Gris, lui dis-je. Remettez votre casquette. Est-ce que vous veniez me voir ?

— Oui, monsieur, et je suis bien aise de vous avoir rencontré pour vous demander conseil.



— Il n'est rien arrivé chez vous? Votre femme va bien? Vous travaillez toujours pour la ville de Paris?

— Toujours, monsieur, et j'ose dire que ma femme et moi nous avons un coup de balai qui vous fait honneur. On ne vous reprochera pas de nous avoir placés.

— Ce n'est pas moi, Petit-Gris; c'est un jeune homme de mes amis, à qui je voudrais bien pouvoir rendre le même service.

— M. Matthieu est toujours content? Ces dames ne sont pas malades?

— Merci. Matthieu a un garçon, et toute la famille se porte le mieux du monde.

— Pour lors, monsieur, voici ce qui est arrivé. Ce matin, comme nous revenions de l'ouvrage et que ma femme allait prendre la soupe qu'elle avait mise au chaud dans notre lit, il est entré un monsieur pas très-grand, plutôt petit, un homme de ma taille, enfin, et à peu près de mon âge. Il m'a demandé si j'étais dans la maison du temps de M<sup>me</sup> Bourgade. Je lui ai dit ce qui en était, attendu que je n'ai rien à cacher, que je ne fais rien de mal et que je ne dois rien à personne. Mais quand il a su que je connaissais ces dames, il s'est mis à me questionner sur ceci et sur cela, et avec qui mademoiselle était mariée, et ce que faisait son mari, et ce qu'elle mangeait à diner, et combien de temps elle était restée dans le quartier, et, finalement où elle demeurait. Quand j'ai vu qu'il avait l'idée de me confesser, je n'ai rien voulu répondre. Il ne me revenait pas, cet homme-là! Il regardait la maison avec des yeux de riche, on aurait dit que notre chambre lui faisait mal au cœur. J'ai bien compris qu'il était curieux d'avoir l'adresse de M. Matthieu; mais je ne savais pas ce qu'il voulait faire. J'ai dit que je ne la connaissais point, cependant qu'on pourrait peut-être se la procurer. Là-dessus, il a promis de me bien payer si je la lui apportais. « Monsieur, ai-je répondu, je n'ai pas besoin qu'on me paye, j'ai deux places du gouverneur. » Il m'a laissé son adresse, que je n'ai pas lue, vous comprenez bien pourquoi, et je suis venu vous la montrer, pour savoir ce qu'il faut faire.

Le Petit-Gris tira de sa poche une belle carte glacée, où je lus :

LOUIS BOURGADE.

*Hôtel des Princes.*

— Louis Bourgade! dit le Petit-Gris, c'est un parent.

— Hôtel des Princes! c'est un parent riche.

— Il aurait bien pu venir plus tôt, quand ces pauvres dames mouraient de faim! Maintenant on n'a plus besoin de lui.

— C'est probablement pour cela qu'il se montre, mon cher Petit-Gris: il aura appris le mariage de M<sup>me</sup> Aimée. Mais à tout péché miséricorde; il faudra lui donner l'adresse.

— Allons, j'y vais. Est-ce loin, l'hôtel des Princes?

— Ne vous dérangez pas: c'est sur mon chemin, j'y entrerai en passant, et je causerai avec ce monsieur. A bientôt; s'il y avait quelque chose, j'irais vous le dire.

Chemin faisant, je pensais :

— Un parent riche! Ce n'est pas à Léonce qu'il arrivera pareille aubaine!

Je demandai M. Bourgade, et au-stôt un valet de l'hôtel partit devant moi pour me conduire. M. Bourgade occupait un magnifique appartement au premier, sur la rue. Je compris son dédain pour les taudis de la rue Traversine. Ce seigneur me fit attendre pendant dix minutes, que j'employai consciencieusement à pester contre lui. Je sentais bouillonner en moi une vigoureuse indignation, dans le style de Jean-Jacques Rousseau.

— Ah! faquin, disais-je à demi-voix, tu es leur parent et tu loges à l'hôtel des Princes! Tu l'appelles Bourgade, et tu me fais faire antichambre!

Quand la porte s'ouvrit, je lâchai les écluses à ma rhétorique. J'étais jeune. C'est tout au plus si je pris la peine de regarder mon interlocuteur: mes yeux ne me servaient qu'à lancer des foudres

Je me présentai fièrement comme un vieil ami de M<sup>me</sup> et de M<sup>me</sup> Bourgade. Je racontai comment je m'étais introduit dans leur intimité, sans avoir l'honneur d'être de la famille; je fis un tableau pathétique de leur misère, de leur courage, de leur travail, de leur vertu. Croyez que je ne ménageais pas les couleurs et que je ne procédais point par demi-teintes! J'affectais de répéter souvent le nom de Bourgade, et à chaque fois je le soulignais.

Mon réquisitoire produisit son effet. M. Bourgade ne me regardait pas en face: il cachait sa tête dans ses mains, il semblait accablé. Pour l'achever, je lui appris la conduite de Matthieu; je lui contai l'histoire du manteau engagé pour dix francs et toutes les privations que ce digne jeune homme s'était imposées, quoiqu'il ne fût pas de la famille et qu'il ne s'appelât pas Bourgade. Excellent Matthieu! il prenait sur son nécessaire, lorsque tant d'autres sont chiches de leur superflu! Enfin, il avait épousé cette orpheline abandonnée; il l'avait conduite à Auray, dans la maison de ses ancêtres; il lui avait donné un nom, une fortune, une famille! Aujourd'hui, Aimée Bourgade, heureuse femme, heureuse mère, n'avait plus besoin de personne et pouvait dédaigner à son tour le monde égoïste qui l'avait dédaignée.

M. Bourgade écarta les mains et je vis sa figure inondée de larmes :

— C'est ma fille, dit-il; je vous remercie bien de l'aimer ainsi. Mon cher enfant, laissez-moi vous embrasser!

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je ne lui demandai ni comment ni pourquoi il était vivant; je ne lui adressai ni questions ni objections, je le pris par le cou et je l'embrassai quatre ou cinq fois sur les deux joues. J'étais bien sûr de ne pas me tromper: des larmes de père, cela se reconnaît toujours!

Cependant, lorsque la première émotion fut passée, je le regardai d'un air de profond étonnement, et il s'en aperçut.

— Je vous expliquerai tout, me dit-il, lorsque j'aurai vu ma femme et ma fille. Je cours à Auray. Merci; adieu; à bientôt!

— Halte-là! s'il vous plaît. Je ne vous lâche pas encore. D'abord, on ne peut partir que ce soir par le train de sept heures; ensuite il y a des précautions à prendre, et vous n'irez pas de but en blanc débarquer sur la place d'Auray. Vous tueriez votre femme et votre fille, et les paysans bretons vous tueraient vous-même à coups de fourche: un revenant! Asseyez-vous ici, et contez-moi votre histoire. Je vous dirai ensuite les précautions que vous avez à prendre. Mais comment se fait-il que vous ayez échappé à ce naufrage? Sur quel tronçon de mât? sur quelle cage à poulets?

— Mon Dieu! rien n'est plus simple. Quand le bâtiment s'est perdu, je n'étais plus à bord. Vous savez ce que j'allais faire en Amérique. Nous nous sommes arrêtés huit jours à Rio-de-Janeiro pour prendre des passagers et des marchandises. Je descends à terre comme tout le monde. J'avais des lettres pour quelques Français établis là-bas, et entre autres pour un marchand de bois de teinture appelé Charlier. Nous causons; je lui explique mon système; il en est frappé; tous les esprits étaient tournés vers la Californie. Charlier m'assure que mon invention est excellente, mais que je ne suis pas assez fort pour manœuvrer à moi seul, et que je ne trouverai pas d'ouvriers. « Faites mieux, me dit-il, débarquez avec armes et bagages; établissez-vous constructeur de machines, et exploitez ici le *séparateur Bourgade*. L'appareil complet vous reviendra à cinq cents francs, vous le vendrez mille; tous les mineurs qui vont à San-Francisco se fourniront chez vous en passant. Croyez-moi, c'est la vraie Californie. Vous n'avez pas d'argent pour commencer l'entreprise, on vous en procurera; une bonne affaire trouve toujours des capitaux, surtout en Amérique. S'il vous faut un associé, me voici. » C'est ainsi que nous avons fondé la maison Charlier, Bourgade et C<sup>ie</sup>, dont les actions sont cotées à la Bourse de Paris. Nous les avons émises au capital de cinq cents francs, et j'en ai mille pour ma part. Elles ont décuplé de valeur, et elles ne s'arrêteront pas là. On parle de nouvelles mines en Australie.



— Comment ! lui dis-je, vous avez gagné cinq millions !

— Mieux que cela, mais qu'importe ! Dites-moi donc par quel miracle du malheur toutes mes lettres sont restées sans réponse ?

— Vous les retrouverez à la poste. On a su rapidement à Paris le naufrage de la *Belle-Antoinette*. Votre première lettre sera arrivée quelques jours plus tard, quand ces dames avaient quitté la rue d'Orléans. Je crois me rappeler qu'elles ont déménagé sans donner leur adresse : elles voulaient cacher leur misère, et d'ailleurs elles n'attendaient plus de nouvelles de personne. Comment la poste aurait-elle pu les découvrir ? Le facteur n'entre pas une fois en huit jours dans la rue Traversine.

— Vous n'avez pas une idée de ce que j'ai souffert : écrire pendant plus de deux ans sans recevoir un mot de réponse !

— Allez ! allez ! j'ai vu deux femmes qui souffraient autant que vous.

— Non ; elles pleuraient sur un malheur positif ; moi, j'en voyais mille imaginaires. Je les savais sans ressource, exposées à toutes les privations et à tous les conseils de la misère ; j'étais riche, et je ne pouvais rien pour elles ! Ce maudit choléra de 1849 m'a fait passer bien des nuits blanches. J'aurais voulu venir à Paris, interroger la police, fouiller la ville entière ; mais j'étais cloué à la maison ! J'ai fait insérer une note à la *Presse* et au *Constitutionnel*, personne n'a répondu. Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Pas souvent ; et ces dames, jamais.

— Je les lisais tous, et bien m'en a pris. C'est le *Siècle* qui m'a annoncé le mariage d'Aimée.

— Il s'agit maintenant de lui annoncer votre retour. Mais bellement, s'il vous plaît ; elle est nourrice. Si vous m'en croyez, vous vous ferez précéder d'un ambassadeur. Je connais justement un jeune homme qui cherche une place : c'est le frère de Matthieu, le beau-frère d'Aimée, du reste, homme d'esprit et digne de représenter une grande puissance. Si vous êtes content de ses services, je vous indiquerai le moyen de vous acquitter. Voulez-vous que nous passions chez lui ?

Quelques heures après, M. Bourgade, Léonce et Dorothée montèrent dans une belle chaise de poste que le chemin de fer conduisit à Angers. A Vannes, M. Bourgade descendit à l'hôtel. Les nouveaux mariés poursuivirent leur route et arrivèrent en carrosse, comme Léonce l'avait prédit. Lorsque Dorothée énonça, en termes vagues, l'idée que M. Bourgade n'était peut-être pas mort, la bonne veuve répondit :

— Peut-être !

Elle était si bien accoutumée au bonheur, que rien ne lui semblait impossible. Léonce rappela ce que l'élève de l'École centrale m'avait dit autrefois à propos du *séparateur*. Si l'invention avait survécu, l'inventeur pouvait avoir échappé au naufrage. L'espoir rentra par douces ondées dans ces braves cœurs, et, le jour où M. Bourgade apparut à Auray, sa femme et sa fille s'écrièrent naïvement :

— Nous le savions bien que tu n'étais pas mort !

M. Bourgade n'a pas la tournure d'un grand seigneur, tant s'en faut ! mais il n'a pas non plus les manières d'un parvenu. Si vous le rencontrez à pied, vous croiriez voir un bon bijoutier de la rue d'Orléans. Cet excellent petit homme méritait d'avoir un gendre comme Matthieu. Il a donné à sa fille une dot de deux millions, à la grande confusion de Matthieu, qui dit : « Je suis un intrigant ; j'ai abusé de mes avantages personnels pour faire un mariage riche. » Les Debay se sont construit une habitation princière ; ce qui ajoute à la beauté de leur château, c'est qu'il n'y a pas de pauvres aux environs. Matthieu a terminé ses thèses et obtenu son diplôme de docteur ; nous n'avons pas en France deux docteurs aussi riches que lui, nous n'en avons pas quatre aussi laborieux. Aimée donne à son mari un enfant tous les ans. Léonce ne songe plus à imiter M. de Marsay ; il a deux filles et un peu de

ventre. Par ces raisons, il vit en Bretagne, au milieu de sa famille. Il a cent mille francs de rente, puisque Matthieu les a ; M. et M<sup>me</sup> Stock ont passé l'Océan ; M. Bourgade leur a donné une place dans sa fabrique. Le père de Dorothée est toujours intelligent et toujours joueur ; il gagne gros et perd tout ce qu'il gagne. Le Petit-Gris et sa femme n'habitent plus la rue Traversine ; si vous voulez faire leur connaissance, il faudra prendre le chemin d'Auray. Ils n'ont pas perdu cet admirable coup de balai dont ils étaient si glorieux, ils tiennent le château propre et font une rude chasse à la poussière. Je reçois cinq ou six fois par an des nouvelles de mes amis. Hier encore, ils m'ont envoyé une bourriche d'huitres et une caisse de sardines. Les sardines étaient bonnes, mais les huitres s'étaient ouvertes en chemin.

Edmond ABOUT.

## PARIS SOUS LOUIS XIII

### III

#### LE LOGEMENT

Les mêmes changements, en général heureux, se font remarquer dans le logement. Les appartements sont disposés en vue de cette vie sociale qui multiplie les relations. On sacrifie moins le commode au fastueux. On vise à mêler l'utilité à l'élégance.

Le mobilier s'en ressent. On abandonne un peu le rouge et le tanné pour imiter la fameuse « chambre bleue », qui fait dominer la mode du velours bleu rehaussé d'or et d'argent. On imite aussi de l'hôtel de Rambouillet les hautes fenêtres sans appui, ouvertes sur le ciel et sur les jardins, et les appartements de réception avec de longues enfilades de pièces.

La décoration, comme nous l'avons déjà vu, s'élève jusqu'à l'art. Non-seulement on recherche la peinture décorative qui s'attache aux murs et à divers accessoires, mais les tableaux de prix. On a la liste d'une grande partie des acheteurs des tableaux de Le Sueur. N'est-ce pas aussi un des signes du temps que, à côté des noms nobiliaires, comme ceux du maréchal du Plessis, de M<sup>me</sup> la princesse de Guéméné, de M<sup>me</sup> la comtesse de Tournechoux, de M. de Cambrai, de M. de Pontchartrain, etc., figurent parmi ces acheteurs d'objets d'art une foule de noms qui sentent la pure bourgeoisie ? Tels sont les noms de M. Lecoinneux, M. Dufresnoy, M. Bézart, M. Héron, M. Bacque, M. Guilloin ; M. Pilon, médecin ; M. Boudan ; M. Baron, chirurgien ; M. Poncet, M. Plaisan, M. Balthazar, et tant d'autres qu'il suffit presque de prononcer pour en faire sentir l'origine plébéienne ?

L'intérieur de ces demeures s'orne d'une foule d'objets qui ajoutent à l'agrément de l'existence autant qu'à son éclat. On voit ainsi, sous le ministère de Richelieu, un Eustache Grandmont et un Jean-Antoine, d'Authonneuil, obtenir la permission de fonder, à Paris et ailleurs, une manufacture de glaces et de miroirs, avec jouissance du privilège pour dix ans ; un Pierre du Pont et un Simon Lourdet, associés, ayant un privilège de fabriquer toutes sortes de tapis, ainsi qu'autres ameublements et ouvrages du Levant, en or, argent, soie, laine, pour dix-huit années, et travaillant dans un vieux bâtiment, grossièrement construit, à Chaillot, dans une maison nommée « la Savonnerie », parce qu'on y faisait d'abord du savon. De la Savonnerie sortirent des « tapis à la turque ». Tours, Lyon et Montpellier fabriquaient des satins « façons de Gênes », des fils d'or, des velours et des taffetas de prix ; tandis que Poitiers, Nevers et Niort préparaient les peaux de vache, de buffle et de chamois. Les émailleurs, notamment Jean Toutin, de Châteaudun, perfectionnèrent l'émaillage des bijoux, et Grubelin, élève de Toutin et de Dubié, eut un logement au Louvre. De très-belles pièces en orfèvrerie sculptée et émaillée, que conserve le musée du Louvre, ornèrent les salles à manger et les



autres salles de réception. On vit aussi figurer parmi les objets recherchés les livres richement reliés et ornés d'une façon nouvelle par les peintres et les graveurs. Les plus grands artistes eux-mêmes ne dédaignèrent pas d'y exécuter des dessins : ainsi fait N. Poussin, pour un Virgile, un Térence, une Bible, sortis de l'imprimerie royale.

Pour animer ces hôtels, remplis de tant de richesses d'art, il ne manque que l'éclat des fêtes. Elles devinrent de plus en plus nombreuses et brillantes. La cour en donna l'exemple partout suivi. Louis XIII en avait le goût. Les ballets, dansés avec toutes sortes de scènes plaisantes et de décorations merveilleuses, devinrent fort à la mode. Ce qui sent moins le faste, mais donne l'idée d'une sociabilité plus douce, c'est l'habitude de la musique de chambre qui se répand alors.

Autre nouveauté dans Paris : la circulation animée et brillante des voitures, favorisée par l'élargissement des rues et des quais. Qu'est devenu le temps où Diane de Poitiers venait le matin de Saint-Germain à Paris sur « un courtaud roide et bien allant » ? La magnificence recommandait plus que la commodité ces voitures haut perchées, lourdes, mal suspendues, que distinguaient la richesse et la finesse des draperies qui revêtaient les panneaux, la beauté de l'attelage, l'habillement du cocher et des laquais. Les promenades en équipage datent d'alors. En guise de bois de Boulogne, on eut pour ces promenades de l'après-dînée, dans les carrosses où s'étaient les toilettes, le Cours-la-Reine, et le faubourg hors de la porte Saint-Antoine. La mode s'en répand dans les principales villes de province, qui ont, à partir de ce temps, leur « mail » ou leur « cours », avec promenades en voitures.

## IV

## LES MŒURS

Si nous avons vu le « Paris matériel » fier de ses embellissements, le nouveau « Paris social » ne ressentit pas une moins orgueilleuse satisfaction de ces brillantes nouveautés. Lisez, par exemple, un pamphlet de l'époque dirigé contre le bon vieux temps, et qui porte ce titre : *La chasse au vieil grognard de l'antiquité*. Je ne connais pas d'expression à la fois plus enthousiaste et plus piquante de cet optimisme qui tombe en extase devant le progrès. Il y a, comme nous dirions, beaucoup du type de Joseph Prudhomme dans ce bourgeois satisfait ; mais c'est un Prudhomme plus spirituel et qui s'entend à manier la raillerie.

Et pourtant ce Paris moral et social de Louis XIII a aussi, comme le Paris matériel, son revers de médaille, ses dehors trompeurs, ses taches, et pour ainsi dire ses verrues. Ah ! certes, il y a de beaux côtés dans les caractères et dans les âmes de ce temps-là ! Nous touchons à Port-Royal ; et combien d'autres vertus moins austères, mais dignes d'admiration par la simplicité, le dévouement, le repentir !

Faut-il nier pourtant que des symptômes alarmants, qui annoncent aussi le Paris moderne, se laissent apercevoir alors ? Le goût de faire figure et l'amour de la jouissance y apparaissent, accrus par tous les excitants d'une capitale. Dans cette foule attirée à Paris par la passion de tout ce qui brille, par le besoin de vivre et de bien vivre, j'aperçois déjà plus d'un précurseur de la bohème littéraire.

Les mœurs gauloises se conservaient avec plus de gaieté que de décence dans la jeunesse et dans cette foule de petits bourgeois qui se répandaient aux environs et dans les promenades de l'intérieur de Paris. Cette foule ne songeait qu'à *grenouiller* (boire avec excès) et à folâtrer avec l'autre sexe. Voyez plutôt les détails assez scabreux d'un autre écrit du temps : *la Promenade au Pré-aux-Cleres*. A côté de ces vieux désordres, les vices qui tiennent au désir de s'enrichir et de briller se développent et semblent déjà mordre au cœur ces jeunes nobles qui manquent d'argent, ces jeunes bourgeois qui veulent en avoir pour imiter les nobles dans

leurs plaisirs et dans leur ostentation. Ces tendances frappent les contemporains eux-mêmes, qui n'ont pas tous l'optimisme de l'auteur que je citais tout à l'heure. Il suffit de lire, par exemple, un autre de ces écrits de circonstance, où la critique se fait jour, *les Caquets de l'accouchée*.

H. B.

## EN VOYAGE

Depuis plusieurs années déjà, chères lectrices, je vous tiens au courant de mes impressions, et j'ai pris l'habitude de causer avec vous comme le ferait un ami. Condamné, par état, à la vie routinière des citadins, je sors rarement du cercle des spectacles, si variés d'ailleurs, en ce moment surtout, qu'offre Paris à ses habitants. Voici cependant que le hasard d'une excursion m'entraîne loin de mon cabinet de travail et me fait traverser une bonne partie de la France. Pourquoi ne vous dirais-je pas, comme à l'ordinaire, ce que je pense de tout ce qui passe sous mes yeux ?

Un paisible moineau du jardin des Tuileries, promu, à son corps défendant, au grade de pigeon voyageur, ne serait pas plus surpris que moi devant le tableau changeant des paysages qui se déroulent, avec une rapidité effrayante, sur mon chemin. La nuit m'en a dérobé toutefois une partie, ou, pour parler plus justement, me l'a enveloppée dans les mirages fantastiques d'un admirable clair de lune, ne me laissant pas distinguer avec précision ce qui était rêve de ce qui était réalité. Je ne sais rien de plus charmant que ces panoramas menteurs où les jeux de la lumière et de l'ombre dessinent des sites imaginaires ; mais c'est aux poètes seuls qu'il appartient de les décrire, dans leur langue sonore et imagée.

Heureusement le jour vient encore de bonne heure en cette saison. Dès cinq heures du matin, je vois clairement et j'admire, dans la vallée doucement montueuse du Beaujolais, ce réveil des hommes et des choses que le clairon du coq a déjà sonné de tous côtés. Les vignes sont désertes encore, mais partout on fauche les luzernes. Des hommes aux bras nus les couchent sous le fer, en nappes étroites qui envahissent l'espace comme les flots à l'heure du flux. Les herbes coupées marquent ces sillons comme une légère écume de verdure. Je ne vois guère encore dans les pâturages que des chèvres qui bondissent, affolées, à l'approche du train, et puis s'arrêtent tout tranquillement pour le regarder passer. Bel exemple du naturel vaincu par l'habitude.

Mais voici que les maisons se rapprochent, deviennent plus hautes et prennent l'aspect d'un faubourg de grande ville. Je traverse Lyon. Peu de passants encore dans la ville, mais un mort déjà qu'on emporte à sa dernière demeure, et dont le convoi traverse un magnifique pont suspendu sur le Rhône. Dieu ait ton âme, pauvre trépassé matinal dont les yeux ne voient plus les premiers ensoleillements de l'aurore ! Mais si tu fus un homme de bien, une aube plus radieuse encore s'ouvre sans doute devant toi.

« Les morts vont vite, » dit une vieille ballade, et les chemins de fer aussi. Me voilà déjà loin de l'inconnu dont j'ai salué la dépouille au passage.

Voici que l'horizon se dentelle d'abord, puis se déchire, puis disparaît presque derrière l'envahissement des montagnes. Celles-ci deviennent de plus en plus âpres et nues. On dirait les dents d'un monstre et que la terre mord en plein ciel. J'approche du paysage grandiose de la Chartreuse, dont un compagnon obligeant me montre les cimes encore lointaines. Le ravin qui m'emporte se creuse de plus en plus, et je ne vois plus que monts rocheux, à mi-côte desquels courent de légers nuages pareils à d'immenses papillons blancs.

Enfin, me voici au cœur du Dauphiné, à Grenoble, où je m'arrête pour admirer son vieux palais de justice à l'architecture in-



flexiblement correcte comme un arrêt de loi. Des amis m'y attendent, et nous nous confions qu'on ne saurait faire deux pas en France sans aimer plus encore ce fertile et laborieux pays.

G. B.-F.

### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> MARIE L..., A LAVAL.

La robe princesse se porte toujours; on lui donne toutefois plus de bouffant derrière, ou on l'accompagne d'un gilet Louis XV devant. Une gracieuse disposition consiste à recouvrir la faille d'une seconde robe de mouseline de l'Inde que l'on relève en draperies de baldaquin sur les côtés. — On fait beaucoup aussi le jupon à draperies avec corsage-jaquette à plastron ou gilet. Ce dernier est en tissu broché ou velours; une bande de même étoffe suit les bords du corsage ou constitue un col à revers et le parement des manches.

— M<sup>me</sup> M. M..., A BORDEAUX.

Il nous est tout à fait impossible d'effectuer le changement que vous désirez.

— M<sup>me</sup> B..., A BOURGES.

Nous reconnaissons l'utilité de l'indication dont vous parlez; nous ferons en sorte de la donner toutes les fois que cela sera possible.

M<sup>me</sup> F. N..., A MONTPELLIER.

Il nous est impossible de remplacer, au gré de chaque abonnée, le patron coupé destiné au journal pour toutes les personnes qui le reçoivent. Si vous avez besoin d'un patron spécial, désignez-nous-le en nous en envoyant le montant en timbres-poste d'après le tarif inséré à la deuxième page du journal.

— M<sup>me</sup> THÉRÈSE DE M..., A GRANVILLE.

Bleu, rose ou Pompadour pour la chambre à coucher; marron, plutôt que le vert classique, pour le cabinet de travail de Monsieur. Quant à la salle à manger, le genre veut aujourd'hui qu'elle soit aussi sombre que possible: cuir de Cordoue ou papiers à ramages fantastiques, et surtout de hautes boiserie d'un travail soigné. Le salon devra être de teintes neutres et claires, à moins qu'on ne le tende de blanc et or.

— M<sup>me</sup> LÉONIE V..., A GRASSE.

La robe princesse tient bon et durera tout l'hiver: c'est chose entendue. N'ayez aucun souci ni regret de couper cette belle étoffe; seulement, qu'on réserve du « bouffant » pour la partie de derrière. — D'ici peu vous aurez des gravures.

### REVUE DES MAGASINS

La maison de la *Scabieuse* (10, rue de la Paix) est maintenant à la tête d'une nombreuse série de jolis modèles de vêtements et de costumes pour deuil et demi-deuil. Avons-nous besoin d'ajouter que chacun d'eux est empreint de ce caractère de parfaite distinction qu'on peut donner comme la marque caractéristique de cette excellente maison? qualité que les femmes de bonne compagnie recherchent avant toute chose, et qui, du reste, a placé la *Scabieuse* très-haut dans l'opinion publique.

Nous choisissons, dans la quantité, deux magnifiques toilettes de demi-deuil élégant: — La première est en brocatelle « scabieuse » (un violet un peu terne): Jupon à traine, entouré d'un biais de velours de même ton. Polonaise avec une pointe de velours au milieu du dos et un long gilet de cette étoffe par devant. Le bas de la polonaise s'ouvre sur le jupon, à la façon des capotes militaires, et cette partie est en velours; des cordelières de soie, terminées par de longs glands, retiennent les relevés derrière. Draperies sur le devant du jupon avec belles franges de chenille et soie laminée. — La seconde toilette est en faille noire et lampas, cette dernière étoffe formant tout le dessus. Un long plastron de pékin moiré constitue le milieu des devants; il est encadré de petites ruches de faille. Grosse ruche au bas de la jupe. Le broché se relève sur les côtés sous forme de draperies de rideau, retenues chacune par des flots de ruban. Des franges suivent tous les bords.

Parmi les confections de la *Scabieuse*, nous avons remarqué un nouveau modèle d'une très-heureuse coupe; il rappelle derrière le dos du dolman, et les manches tombent en deux longues pointes de châle. Ces pointes sont, l'une en cachemire de l'Inde comme le fond du vêtement, l'autre en crêpe anglais. Le devant se compose de longs pans fermés, et tous les bords sont ornés d'une large bande de crêpe. — La *Scabieuse* fait le même vêtement en velours et satin.

— Plusieurs personnes nous écrivent pour avoir de plus amples détails sur le corset cuirasse *Jeanne d'Arc*, ainsi que sur les nouveaux jupons et tournures que la maison de PLUMENT inaugure pour la saison d'hiver.

Le corset en question est taillé d'après le modèle de cuirasse de l'héroïne française; il est en coutil, avec un long busc devant et des baleines se prolongeant bas derrière, tandis que les hanches restent abandonnées à leur mouvement naturel. Nous avons à peine besoin d'ajouter qu'il est extrêmement bien conditionné, et d'une certaine élégance avec sa dentelle en bordure. Le prix du corset cuirasse *Jeanne d'Arc* est de 40 francs.

Quant aux nouvelles créations de M. de Plument, c'est tout au plus si l'on a voulu nous les montrer, tant on craint l'imitation; mais ce que nous en avons vu est bien fait pour donner à nos lectrices le désir de les connaître et surtout de les porter. Le panier *Louis XV*, en particulier, — ce fameux modèle de M. de Plument, — est vraiment bien compris pour favoriser la mode naissante. Il se présente sous forme de tournure et de jupon-tournure; grâce à un système tout particulier de baleinage, le milieu de la tournure s'aplatit.

Ce panier *Louis XV* est à peine sorti des limbes; la maison de Plument attend, pour le lancer, qu'elle soit en mesure de répondre aux demandes qui lui seraient faites à ce sujet.

Nos lectrices n'ont pas oublié que cette maison est très-bien organisée pour la confection des jupes de fatigue. Le jupon de moire, avec sa grande ceinture cuirasse emboitant bien les hanches et son grand volant bordé de velours, se recommande par son propre mérite.

S'adresser directement à M. de Plument (33, rue Vivienne).

### SPÉCIALITÉS

Le lait antéphélique de CANDÈS (26, boulevard Saint-Denis) est, avant tout, une eau de toilette parfaite, qui tonifie les chairs, leur rend une agréable élasticité et leur communique la fraîcheur de la santé.

Ce produit éminemment bienfaisant s'emploie par fractions coupées d'eau pure, et la dose se proportionne suivant les personnes. Lorsqu'on veut détruire les éphélides, ces ennemis si cruels et si persistants de la beauté, on diminue la proportion des additions d'eau. Enfin, dans tous les cas, il ne faut jamais se rincer, mais simplement se tamponner avec un linge très-fin.

On peut très-bien, avec le lait antéphélique, se dispenser de veloutine; la peau conserve une blancheur suffisante.

M. D'A.

### LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette sous toutes ses faces à la fois. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Prével, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente une toilette de bal.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire franco, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

AD. G. ET FILS.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gerants.